

Simone Grossman

**La double vie du policier ex-hassid dans *160 rue
Saint-Viateur Ouest* de Magali Sauves**

Abstract

The relationship between Quebecers and Hasidim is portrayed through the investigation of policeman Mathis Blautstein, a homosexual ex-Hasid, into the murder of a pesticide inventor, leading to the murder of a young Jewish pianist from Berlin who was smuggled to Montreal in 1940 through the complicity of a Quebec notary. From Montreal to Berlin, the investigation reconstituted the filiations and remedies the shortcoming of history.

Résumé

Les rapports entre Québécois et Hassidim sont représentés à travers l'enquête du policier Mathis Blautstein, ex-hassid homosexuel, sur le meurtre d'un inventeur de pesticides, menant à l'assassinat d'une jeune pianiste juive berlinoise arrivée clandestinement à Montréal en 1941 grâce à la complicité d'un notaire québécois. De Montréal à Berlin, l'enquête reconstitue les filiations et remédie aux manquements de l'Histoire.

*160 rue Saint-Viateur Ouest*¹, troisième roman de Magali Sauves, écrivaine juive d'origine franco-tunisienne émigrée au Québec en 2010, se déroule en grande partie chez les Hassidim d'Outremont. Sauves connaît bien le milieu hassidique pour avoir enseigné le français dans une école de filles pendant quelques années. Elle s'est prise d'affection pour ses élèves appartenant à la deuxième génération des Juifs hassidiques de Montréal². Ceux-ci, descendants directs des survivants de l'Holocauste immigrés au Canada après la Seconde Guerre mondiale, aspirent à reconstruire les communautés hassidiques d'Europe orientale presque totalement décimées. Décrivant le mode de vie insulaire des Hassidim d'Outremont, Sauves souligne la tension entre leur désir de vivre à l'écart et le refus de la société québécoise d'accepter leur séparation volontaire. Selon l'anthropologue Pierre Anctil, les Hassidim d'Outremont, rejetant le vivre-ensemble, attirent l'« attention démesurée des médias francophones de masse »³ et se démarquent des autres habitants de Montréal, y compris les Juifs, orthodoxes ou non, vivant dans d'autres quartiers de la ville. La sociologue Valentina Gaddi note « la présence si distinctive des hassidim » aux vêtements désuets, dans le Mile-End, semblant vivre « dans un temps décalé », comme hors du monde moderne⁴. Gaddi signale par ailleurs l'existence de quelques fictions littéraires et filmiques du Québec d'auteurs non juives, renforçant « l'image d'une communauté fermée et repliée sur elle-même, avec laquelle il serait difficile de cohabiter »⁵.

Abordé dans *Hadassa* de Myriam Beaudoin et *Yiosh* de Sauves⁶, le thème des « sor-tants » de la communauté hassidique, dont traite l'anthropologue et ethnologue Jessica Roda dans son étude sur les ultra-orthodoxes *underground*, ou « marginaux et/ou d'individus menant une double vie »⁷, se retrouve également dans *160 rue Saint-Via-*

teur Ouest. Il s'agit d'une fiction policière où le protagoniste est un ex-hassid homosexuel exerçant la fonction de lieutenant du Service des enquêtes sur les crimes contre la personne de la Sûreté du Québec. Mathis Blaustein, petit-fils d'un rescapé de Dachau, est exclu de la communauté à cause de son homosexualité considérée comme une monstruosité dans le milieu hassidique. Il a abandonné la pratique religieuse depuis longtemps. Depuis l'adolescence, il vit avec un enseignant québécois qui a comblé les manques de son éducation⁸. À contre-courant des Hassidim vivant à l'écart de la société québécoise, Mathis a fait le saut et s'est intégré professionnellement et socialement, rompant avec son milieu d'origine à l'exception de sa mère Yocheved⁹ qu'il rencontre en secret. Une enquête policière sur un meurtre lui fait redécouvrir son identité tout en lui dévoilant un pan caché des rapports entre le Québec et l'Allemagne nazie. Incarnant la relation intrinsèque des Hassidim montréalais à l'Holocauste, il se redéfinit comme Juif et québécois.

Mathis mène deux enquêtes de front, l'une sur la mort inexplicée d'un chimiste inventeur de pesticides écologiques, l'autre sur les intrusions fréquentes d'une vieille Québécoise à l'esprit dérangé chez sa mère, cherchant une certaine Hannah. Est-ce une coïncidence si le sac de la vieille femme contient une carte de visite au nom de Marion Laverdure, de même patronyme que le dépositaire des pesticides? Fait étrange, l'adresse des Blaustein est le 158 bis rue Saint-Viateur Ouest, en l'absence du 160 entre le 158 et le 162. L'enquête policière aboutira à découvrir l'assassin du chimiste. La seconde enquête confronte Mathis à son passé familial et à la Seconde Guerre mondiale. Il découvre qu'une jeune pianiste juive de Berlin, Hannah Fishman, sauvée in extremis de la déportation par Andreas Uhlrig, jeune officier de la Luftwaffe secrètement amoureux d'elle et de sa musique, était arrivée clandestinement à Montréal en 1941 où elle avait occupé l'appartement du 160 rue Saint-Viateur Ouest jusqu'en 1945. Andreas Uhlrig, rendu conscient de l'ignominie nazie par la menace pesant sur la vie de son frère, arriéré mental, l'avait fait sortir d'Allemagne sur un bateau en partance pour Montréal, fournissant la somme d'argent nécessaire à la location d'un logement et à l'installation d'un piano. Grâce aux relations d'avant-guerre de son père, le notaire Uhlrig avec son collègue montréalais le notaire Laverdure, Hannah avait logé dans l'appartement du 160 en compagnie de Léonie, future bru du notaire. Andreas Uhlrig a été tué dans un combat aérien en 1945. La même année, Hannah a été assassinée dans l'appartement et le meurtre déguisé en suicide. Après la guerre, l'immeuble a été ravalé et l'adresse changée légalement en 158 bis. Léonie a épousé Fernand, fils du notaire Laverdure désireux d'écarter les soupçons au lendemain de la guerre. L'appartement rénové a constitué la dot de la première femme du grand-père de Mathis, le Hassid Yssruli Blaustein,¹⁰ rescapé de Dachau. Après le décès de celle-ci, Yssruli remarié y a installé les parents de Mathis. Ceux-ci reçoivent un appel téléphonique de l'étude Uhlrig au sujet d'un héritage destiné à Hannah Fishman. La notaire Marion Laverdure, petite-fille du premier notaire Laverdure, se rend à Berlin avec Mathis. De retour à Montréal, ce dernier élucide le mystère du

160. Hannah a été étranglée par un voyou amoureux d'elle. À la fin, Mathis coiffé de sa kippa récite le kaddish devant sa tombe, à la lisière des cimetières juif et chrétien.

160 rue Saint-Viateur Ouest est un roman d'enquête, genre mêlant l'investigation policière, l'Histoire et le destin individuel des protagonistes¹¹. Selon Laurent Demanze, la fiction d'enquête, « outil pour creuser les envers du réel, analyser les logiques dissimulées, documenter les expériences [...] se confond avec le mouvement même du savoir », étant « désir de connaître, de percer les secrets ou de retrouver une figure »¹². Motif récurrent du genre, la disparition, centrale et en rapport avec les traumatismes de l'Histoire et les taches aveugles de la société, donne son impulsion à l'enquête historiographique, en appelant à « une inquiétude historique et sociale » compensée par la volonté de « sauver les traces infimes d'existences mineures »¹³. Notre propos montrera que l'investigation de Mathis sur l'étrange absence du numéro 160 de la rue Saint-Viateur Ouest vise en fait la disparition des Juifs d'Europe et de leurs habitations, la fiction venant remédier aux manquements de l'Histoire « trouée, occultée, banalisée » qu'évoque Alexandre Gefen¹⁴.

L'enquête sur la disparition

La relation du n° 160 au « souvenir de ses habitants »¹⁵, ramenant au passé et à l'oubli, est soulignée à deux reprises, superposant les époques et les lieux. Une double évocation mémorielle met au même plan la disparition des Juifs à Montréal et à Berlin : « Le numéro 160 de la rue Saint-Viateur ouest avait bel et bien été arraché de la façade du bâtiment et le souvenir de ses habitants s'était perdu à jamais » (SV 207). Le numéro inexistant dans la rue de Montréal duplique le sort des habitants juifs arrachés à leurs maisons par les nazis, à Berlin et ailleurs. Les Juifs et leurs habitations ont disparu, le n° 160 « rasé [...] effacé » (SV 245) comme son occupante de l'époque, Hannah Fishman, « rayée, gommée de la face de la terre », son nom n'apparaissant ni dans les dossiers du Yad Vashem ni dans les registres de l'immigration au Québec. Léonie, colocataire et amie d'autrefois, très âgée et ayant perdu la notion du temps, cherchant vainement Hannah dans l'appartement présentement occupé par les Blaustein, est à la fois enquêtrice et témoin.

La seconde évocation mémorielle du départ forcé des Juifs hors de leurs habitations se situe au cours du bref séjour de Mathis et Marion à Berlin. La disparition des Juifs est concomitante de celle de leurs maisons à Berlin et à Montréal. La maison où Hannah a vécu avec sa famille à Berlin, a disparu. En face de l'étude Uhlig, Mathis voit un espace vide, « une petite cour bordée par deux bâtiments » (SV 178). Il s'agit de « La maison manquante », installation mémorielle créée en 1990 par Christian Boltanski en souvenir de l'immeuble habité par des Juifs au 15-16 Grosse Hamburger Strasse avant leur déportation, puis par des civils allemands, et enfin détruit par les bombardements à la fin de la guerre :

Il y avait trois immeubles, seuls les A et C demeurent ; le B a disparu sous le pignon de la 8^e Air force en 1945. Ce trou béant témoigne de ce que la guerre a fait à tous les Allemands, que ce soient les déportés ou ceux qui occupèrent leurs appartements réquisitionnés. (SV 178)

Pour Mathis, la vision du site mémoriel de Boltanski est « le point d'orgue » de son voyage. Le vide exhibé en mémoire de la maison détruite et de ses habitants morts fait ressortir par contraste la rénovation-maquillage de l'appartement montréalais où a vécu la jeune réfugiée juive sauvée de la déportation en Allemagne mais victime d'un meurtre passionnel au Canada français. La vision du site de Boltanski est complétée par la visite de Mathis et Marion au Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe de Peter Eisenman, « à deux cents mètres de l'abri d'Adolf Hitler », composé de fausses pierres tombales rectangulaire en rappel de la disparition des maisons et de leurs occupants juifs.

Ils entrèrent dans l'enceinte aux 2,711 parallélépipèdes de béton. Le passage entre les stèles lisses, noires et froides était si étroit qu'une seule personne à la fois pouvait s'y engager. L'absence de mots, la solitude de l'être, plus encore que la mort, prévalait devant l'horreur que fut l'Holocauste. (SV 172)

Les pierres-stèles font pendant à la « petite pierre » tombale de Hannah à Montréal (SV 241). La destruction, suivie ou non de reconstruction, des maisons occupées par des Juifs se surimpose à leur disparition. De Montréal à Berlin et retour, l'enquête de Mathis suit son cours, dénonçant la tentative d'expansionnisme nazi au Canada français avant la Seconde Guerre mondiale¹⁶.

Contrairement à son enquête sur le meurtre du chimiste, pour laquelle Mathis dispose d'une infrastructure officielle, la seconde investigation, socio-familiale, est effectuée sans recourir aux ressources policières. Selon Nicolas Xanthos, l'enquête d'un proche sur la disparition d'une personne est « facilement ouverte à tous les aléas matériels, affectifs ou thymiques de l'opération »¹⁷. Mathis confronté aux mystères du 160 où il a grandi en Hassid est intimement concerné par les venues de Léonie qui bouleversent sa mère. Le policier mandaté par la Sûreté du Québec pour découvrir les tenants et aboutissants de la mort d'un chimiste mène la seconde enquête sans mandat professionnel, pour donner sens, dans les termes de Xanthos, à la disparition du 160 devenu le 158 bis où habite sa famille.

La quête identitaire

Selon Catherine Douzou, « une interrogation sur l'identité problématique d'un protagoniste » est au centre des romans d'enquête¹⁸. Voire, dit-elle, « même si les données objectives de l'identité sont reconstituées, l'individu reste un mystère dès lors

que les enquêtes privilégient la vie intérieure du sujet ». Douzou cite en exemple les personnages de Patrick Modiano chez lesquels « l'identité intérieure renvoie à la conception moderniste d'un sujet éclaté » dont l'opacité s'accroît [...] par les mutilations que l'Histoire impose à l'identité du sujet ». Elle conclut que les enquêtes doivent « questionner la capacité du sujet à s'affranchir du poids du passé », en particulier en « recoupant des problématiques œdipiennes [...] faisant revenir la figure paternelle » sans que le personnage puisse pour autant s'identifier à lui. Tel est le cas de Mathis, impliqué par sa filiation à Yssruli qui lui a raconté ses terribles souvenirs de déportation. Malgré sa détestation du grand-père despotique et cruel, Mathis réunit dans sa personne deux entités *a priori* incompatibles, les Hassidim et les Québécois. Mais a-t-il vraiment renoncé à l'identité hassidique ? Son lien aux Hassidim est conditionné par sa relation à sa mère qu'il continue de voir en secret. À la fois « flic performant » et « fils aimant » (SV 14), il est émotionnellement concerné par tout ce qui se passe chez elle, malheureuse et incomprise, qu'il protège et respecte, en lui parlant yiddish et en portant toujours sa kippa en sa présence. Sa double identité régit également chez lui l'usage des langues, le yiddish, langue maternelle, et le français, marque de la québécoïté, enseigné à lui par Jean-Claude, le compagnon dévoué et patient. L'imbrication des appartenances et des langues dans la vie de Mathis est figurée visuellement par les lettres hébraïques du nom de Yocheved s'inscrivant, comme dotées d'une vie autonome, sur l'écran de son téléphone lors même qu'il est en train d'interroger un suspect.

Son difficile réveil au milieu de la nuit, lorsqu'il est appelé en service commandé, dévoile son ambivalence. Les gestes rituels matinaux des Hassidim qu'il n'accomplit plus guère mais qui lui ont été inculqués depuis l'enfance s'imposent malgré tout à sa conscience comme autant d'automatismes (SV 6). Depuis longtemps, il a abandonné les « rites qui brimaient la liberté la plus élémentaire », interdisant « le moindre geste avant les ablutions et les prières ». Il s'agit pourtant de pratiques dont « la transgression n'avait aucun sens pour les autres, et qui signifiaient tant pour lui » (SV 7). Le rappel du rituel matinal des Hassidim après le réveil, avant de se rendre à la synagogue, fait de lui un Hassid en partance pour la synagogue non moins qu'un policier en route vers son lieu de travail :

Mathis vérifia sa silhouette dans le miroir de l'entrée. Il n'y pouvait rien, même vêtu du costume-cravate requis pour les enquêteurs, il avait l'air d'un étrange échelas aux bras et aux jambes interminables, courbé par le poids imaginaire d'une calotte et d'un châle. (SV 7)

Le reflet dans le miroir lui dévoile son ambiguïté identitaire. Comme le dit Michel Thévoz, le miroir « visualise le rapport existentiel de l'homme à sa propre image, un rapport instable, oscillant entre le pôle de l'être et du paraître, [...], de la vérité et du fantasme »¹⁹. Opérant en révélateur de l'inconscient, le miroir renvoie à Mathis ses

deux identités discordantes. Le costume-cravate du policier en civil se surimpose à la calotte et au châle de prière du Hassid. Décuplant visuellement à l'horizontale l'étroite entrée de l'appartement où il vit avec Jean-Claude, le miroir déforme le reflet de Mathis, grand et maigre, pour le faire apparaître comme un monstre aux membres démesurés.

Au rituel hassidique fantasmé s'ajoute la prière de Mathis adressant à Dieu ses récriminations mais aussi son amour et sa reconnaissance. À Berlin, prenant conscience de son appartenance au peuple juif assassiné, il reproche à Dieu la douloureuse inadéquation liée à son homosexualité :

Hashem! Pourquoi moi? ... Pourquoi m'as-tu condamné à errer de mon vivant sans que mon âme de nouveau-né n'ait commis le moindre péché? Hashem, m'accueilleras-tu dans ton royaume, toi qui m'as fait tel que je suis? Hashem, si seulement je pouvais te rayer de ma vie, de mon cœur, de mon esprit; si seulement je pouvais ne plus croire en toi. Puis il s'endormit sans s'en apercevoir, le nom de D toujours sur les lèvres [disant son] « éternel amour » pour Lui. (SV 184)

Sa prière, par laquelle il communique avec Dieu, est prolongée par le kaddish qu'il récite devant la tombe de Hannah, « d'une voix forte et assurée qui transperça le silence ». Sous « le regard d'Hashem qui l'inspectait dans toute sa nudité » (SV 241), le kaddish, pure louange à Dieu, rompt le silence du faux cimetière-mémorial visité à Berlin et redonnant voix aux morts. À Montréal, dans le cimetière, « maison des vivants » et non des morts dans la tradition juive, Mathis actualise la spiritualité hassidique imprégnant son intériorité.

Mémoire et post-mémoire

L'enquête de Mathis se rapporte à la mémoire familiale reconstituée lors de l'échange entre le grand-père Yssruli et Léonie sa contemporaine. Il lui raconte ses terribles souvenirs du camp où, jeune adolescent, il a été abusé par un homosexuel sadique, le kapo Bartosz. Mathis, ex-Hassid policier et homosexuel, est l'avatar inversé du nazi. Il exorcise les souvenirs douloureux qu'éveille la personne du policier chez les rescapés de la Shoah. Le même processus symétriquement compensatoire, dans l'écologie narrative, opère pour le meurtre de l'inventeur de pesticides, contrebalançant l'assassinat des Juifs par asphyxie dans les chambres à gaz. Les deux enquêtes convergent en acte de mémoire accompli par Mathis :

Comment prévoir qu'une affaire l'aurait touché d'aussi près? ... Une affaire qui ne se résumait pas à la somme de ses composantes Laverdure, Blaustein ou Greenstuff, mais au développement d'une vision kaléidoscopique de combinaisons. (SV 247-248).

Mathis, petit-fils de survivant, enquête également sur l'origine du mal. Son bref voyage en Allemagne se revêt d'un sens allégorique lorsqu'à rebours du temps et de l'espace, il réitère, le temps d'un vol, en l'inversant, la traversée secrète de l'océan atlantique par Hannah Fishman et le périple du grand-père rescapé vers le Canada. Son enquête, contre l'oubli et la disparition, est bien « une affaire de famille, en somme » (*Ibid.*).

Selon Marianne Hirsch, la mémoire d'un évènement du passé peut être déplacée, chez des personnes qui ne l'ont pas vécu, par la post-mémoire, transfert intergénérationnel régissant la présentification des souvenirs traumatiques. Mathis s'identifie à Yssruli sous l'effet de la post-mémoire familiale.²⁰ En outre, comme l'expose Hirsch, la nouvelle génération sans lien familial aux victimes peut s'identifier à elles dans la post-mémoire affiliative. Hirsch relève à cet égard la fonction essentielle des photos pour la génération d'aujourd'hui, en quête de traces du passé détruit.²¹ Seul résidu concret des vies perdues, la photo de famille, en particulier, tire son pouvoir de témoignage de l'actualisation du passé²².

L'unique photo existante de Hannah éclaire les circonstances de sa survie. Marion Laverdure a extrait du coffre-fort de l'étude un cliché jauni de ses parents, Fernand et Léonie, « flanqués d'une jeune inconnue menue au sourire triste » (SV 93), datée d'août 1944. C'est une fausse photo de famille qu'en bon policier, Mathis montre à des témoins de l'époque encore vivants, le curé et le vieux libraire, qui se souviennent de Hannah. Ignorante du sort des siens, celle-ci rêvait de retourner vivre auprès d'eux. Son apparence frêle et sa tristesse font d'elle un être évanescant au physique et au moral. « Hannah est une ombre », dit Mathis (SV 203). Roland Barthes considère qu'une personne photographiée, à la fois présente et absente, est un revenant hantant l'image à la manière d'un fantôme²³. La coprésence de la vie et de la mort dans les photos, signalée par Hirsch²⁴, est manifestée par la photo imaginaire de Hannah Fishman devenue Anne Poissant, traduction française de son nom. Hannah Fishman, munie de faux papiers et baptisée comme Anne Poissant, a certes échappé à la déportation mais a perdu son existence passée et sa véritable identité. À la fin, la version du suicide définitivement écartée, elle redevient Hannah Fishman dans la mort.

Pour Mathis, la post-mémoire est à la fois affiliative et familiale. L'héritage originellement destiné à Hannah Fishman, mise à part une somme d'argent minime, consiste dans la partition originale d'un Nocturne de Chopin d'abord dédiée par le compositeur à son amie Jane Stirling, aristocrate écossaise qui fut très proche de lui à la fin de sa vie²⁵, puis offerte à Hannah Fishman par Hans Uhlig. D'un indice à l'autre, la partition jaunie, de même essence post-mémorielle que la photo, mène Mathis à l'acquisition du portrait de Jane Stirling par Devéria dans une vente aux enchères à Berlin. L'achat du tableau montrant Jane Stirling enlaçant une fillette blonde aboutit à la recreation métaphorique d'une famille d'emprunt. La post-mémoire,

chez Mathis, unit les deux musiciennes, la jeune Juive déracinée au visage triste et l'aristocrate au « visage adorable » (SV 188), non-juive, d'un autre temps et d'une autre appartenance socio-ethnique, comme des sœurs, au-delà des circonstances réelles. Ainsi la musique et la peinture opèrent comme une mémoire liant Mathis à Hannah Fishman, médiatisée par les images, auxquelles s'ajoutent en surimpression les photos de Julie Laverdure, jeune pianiste prodige, nièce de Marion. Les images des trois jeunes femmes, juive allemande, écossaise et québécoise, convergent dans l'esprit de Mathis écoutant le Nocturne joué par Julie sur le Steinway noir de l'hôtel à Berlin.

Mathis ferma les yeux, submergé par la valse tantôt dramatique, tantôt mélancolique, qui l'emportait. Derrière ses paupières, il voyait Hannah jouer. [...] Une mélodie chromatique d'une tristesse en *crescendo*, un cri de désespoir s'ouvrant sur une fragile espérance. (SV 189-190)

Le Nocturne, d'une tristesse infinie, « doux écho » de l'« Adieu susurré sur le bastingage » (SV 100) par Hannah Fishman à Hans Uhlrig, est la musique funèbre accompagnant leur séparation et orchestrant leur mort sur le mode mineur. Il renvoie doublement à la mort d'Hans Uhlrig, « pilote dans le troisième escadron de chasse nocturne » (SV 179) tué nuitamment, et à celle de Hannah Fishman trouvée étranglée au matin. Le Steinway noir de Berlin, rédupliqué par le piano, « gros machin aux allures de cercueil [...] cloué au mur. Comme Jésus sur la croix » (SV 46), noir et massif. Mathis exorcise la présence de la mort dans l'appartement des Blaustein en retrouvant la tombe de Hannah.

La double vie de Mathis

La quête identitaire et mémorielle de Mathis aboutit à réassembler les parties contradictoires de sa personnalité. « Quels rapports entre des Québécois pure laine et des Hassidim ? », se demande-t-il (SV 34), conscient, en tant que policier, de la 'fracture sociale' (SV 43) séparant les deux entités sociales auxquelles il appartient. L'écart est parfois cause de ses disputes avec Jean-Claude, au point qu'il se demande « jusqu'à quand pourrait-il supporter l'aimant à problèmes que je suis ? » (SV 116). Mais l'autre le rassure sur la solidité de leur couple.

Par un effet de symétrie, l'assassinat de Hannah par un membre de la mafia juive montréalaise en contact avec le notaire Laverdure de l'époque, est compensé par l'établissement de la vérité par sa petite-fille. Autre effet similaire, Marion, sans enfants, caresse compulsivement la layette inutile acquise en secret et Yocheved accumule des objets superflus achetés au Dollorama en guise de consolation à sa frustration. Toutes deux découvrent simultanément le passé caché. Yocheved extrayant des profondeurs du piano les lettres d'amour de Hans Uhlrig à Hannah Fishman,

du moins celles qui ont échappé à la vengeance d'Yssruli. Marion extrait du coffre-fort de l'étude (SV 93) la photo de Hannah avec ses parents et l'annonce de sa mort, « meurtre ou suicide ». Les Hassidim et les Québécois, en opposition, forment deux séries symétriques et inversées. Certes la connivence passée entre l'Allemagne nazie et le Canada français n'a plus cours dans le Québec du présent. Toutefois le lien implicite entre les pesticides inventés par le chimiste mort empoisonné et le Zyklon B, pesticide à base d'acide cyanhydrique utilisé pour tuer les Juifs dans les chambres à gaz, est prolongé symboliquement par l'urne dont Léonie refuse de se séparer, contenant les cendres de son mari défunt. « Dans ses bras reposait une urne qu'elle balançait tendrement les yeux fermés. Elle chantonait une berceuse à des cendres » (SV 227). À la fin, l'échange verbal entre Yssruli et Léonie implique le passage de l'urne de l'un à l'autre, « contenant funéraire » (*Ibid.*) qu'elle lui tend et qu'il pose sur le piano. Par un effet de contiguïté, l'urne évoque chez Yssruli le retour mental au crématoire de Dachau. Le dialogue qui s'instaure entre eux, représentant deux entités socio-ethniques opposées mais contemporaines, relègue les antagonismes au passé. À l'arrivée théâtrale de Léonie chez Yocheved, au début du roman, correspond la scène finale d'apaisement où, aux côtés de Mathis et Marion qui les ont rejoints, Yssruli et Léonie composent « une image d'Epinal [...] sagement assis en face de la fenêtre, semblables à beaucoup de petits vieux de par le monde » (SV 229).

La régénération à Montréal des communautés hassidiques exterminées en Europe implique l'action de Mathis. Par un chassé-croisé symbolique, il est profondément touché par la volonté de la nouvelle génération en Allemagne d'honorer la mémoire du passé, contrastant avec son oblitération au Québec. « Les Allemands ont affronté leurs démons, nous les avons balayés sous le tapis » (SV 174). Là-bas la vie humaine n'avait pas été effacée. Et cette preuve de courage national touchait le lieutenant de police aux tripes, le Juif à l'âme, le citoyen au cœur et le fils aux tripes, à l'âme et au cœur. (SV 195). Tandis qu'à Berlin les ruines deviennent des lieux de mémoire, à Montréal la rénovation lucrative d'immeubles branlants dans l'après-guerre, commanditée par la Ville, métaphorisée négativement par l'afflux des rats sur les chantiers, dissimule des arrangements scabreux et inavouables qu'il a pour mission de dévoiler.

Conclusion

Selon Alexandre Gefen, la littérature contemporaine est mue par une préoccupation mémorielle étayée sur une conception réparatrice de l'Histoire. Empruntant le concept de « tikkun olam » à la mystique hébraïque d'Isaac Luria, Gefen définit la littérature comme un « dispositif social ou symbolique opérant sur les consciences et les cœurs »²⁶, visant à réparer le monde. Dans la fiction de Sauves, où convergent la mémoire de la Shoah, la québécoïté, la judéité et les langues, « la persistance du thème juif » (SV 113) dans la vie des Québécois est plus ancienne qu'il n'y paraît, re-

montant à l'entre-deux-guerres. Par-delà la venue des survivants après la guerre, le questionnement sur le rapport des Hassidim montréalais à la Shoah qui traverse *160 rue Saint-Viateur Ouest* s'opère à travers Mathis, appartenant aux deux communautés.

Le roman d'enquête, dit Demanze, voué à « saisir un réel opaque, délaissé dans les lacunes de l'Histoire ou les territoires en marge »²⁷. Ouverte sur « ce qui fait énigme et suscite l'incompréhension »²⁸, l'enquête de Mathis est un devoir de mémoire. Comme le montre Douzou, l'enquêteur métaphorise à la fois l'écrivain, l'historien, le moi penché sur son passé et celui du lecteur, faisant du réel, de l'Histoire et de l'identité, sont avant tout des représentations sinon des fictions et des œuvres d'art. Sur la première de couverture de *160 rue Saint-Viateur Ouest*, les briques dessinées font allusion tant aux immeubles bombardés et aux monuments mémoriels érigés en Europe en souvenir des Juifs assassinés pendant la Shoah. Le « point d'orgue », moment paroxystique de son voyage à Berlin, est sa vision de la Maison manquante qui l'éclaire sur l'énigme du 160.

Dans le roman de Sauves, les rues, les maisons et les appartements composent un ensemble architectural à double fond dont les secrets enfouis sont dévoilés par Mathis, Québécois hassidique. Sous le signe du manque²⁹, aux deux enquêtes dont 'la juxtaposition s'impose à lui, contre sa volonté' (SV 41), s'ajoute la quête qui le ramène à son identité hassidique intime, compatible pour lui avec la québécoité. La métaphorisation artistique, d'abord d'ordre théâtral et architectural, du processus menant à conjurer le passé nazi et les traumatismes historiques, se poursuit à travers l'écrit. Comme le Nocturne de Chopin rejoué par Julie, Québécoise, à la suite de Hannah, Juive allemande assassinée à Montréal, les croquis retrouvés du garçon juif du 2^{ème} étage de la maison de Berlin, qui aimait dessiner, renvoient au portrait de Jane Stirling par Devéria. Non moins que l'écriture, l'art rédime les violences de l'Histoire, restituant aux Juifs leurs instruments de musique, leurs partitions et leurs tableaux.

1

Magali Sauves, *160 rue Saint-Viateur Ouest*, Montréal, Éditions Mémoire d'encrier, 2018 (Le roman sera désigné ultérieurement sous le sigle SV). Les deux romans antérieurs de Sauves sont *Bleu azreq*, Montréal, Éditions Sémaphore, 2011 et *Yiosh !*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, qui se déroule dans la communauté hassidique d'Outremont.

2

Entretien de Sonia Sarah Lipsyc avec Magali Sauves, 15 février 2015. jQmTl Interview / Entretien avec Magalie Sauves - YouTube

3

Pierre Anctil, « Les rapports entre franco-phones et Juifs dans le contexte montréalais », *Les communautés juives de Montréal. Histoire et enjeux contemporains*, Pierre Anctil et Ira Robinson, Sous la dir.), Québec, Septentrion, 2010, p.61.

4

Valentina Gaddi, « La présence publique des Juifs hassidiques à Outremont », *Les Juifs hassidiques de Montréal* (Pierre Anctil et Ira Robinson, Sous la dir.), Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2018, 8. Gaddi rapporte que « fascinée autant qu'intriguée » par les hassidim et désireuse d'entrer en contact avec eux, ses nombreuses tentatives de les approcher ont échoué.

5

Gaddi, *Ibid*, 116-117.

6

Gaddi cite *Hadassa* de Myriam Beaudouin (Montréal, Leméac, 2007), *Le sourire de la petite juive* d'Abla Farhoud (Montréal, VLB, 2011), *Yiosh* de Sauves cité plus haut, romans auxquels on pourrait joindre *Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël (Montréal, Leméac, 1992).

7

Jessica Roda, « Au-delà du religieux ou les coulisses de la vie hassidique », (*Les Juifs hassidiques de Montréal*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, 2019), p.187.

8

Voir l'entrevue entre Magali et Rosa Pires Sauves, Les rendez-vous littéraires de Mémoire d'encrier, La littérature au temps du coronavirus : Magali Sauves et Rosa Pires - YouTube

9

Yocheved est à l'origine le nom de la mère de Moïse dans la Bible.

10

Yssruli est le diminutif du nom hébraïque Israël en yiddish.

11

Voir à ce sujet l'article de Catherine Douzou, « Histoires d'enquête : quand le récit déclare forfait (Daeninckx, Del Castillo, Modiano) » (*Le roman français au tournant du XXI^{ème} siècle*, Marc Dambre, Aline Mura-Brunel et Bruno Blanckeman, Sous la dir.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, pp.115-123. [_https://books.openedition.org/psn/1641?lang=en_](https://books.openedition.org/psn/1641?lang=en_)

12

Laurent Demanze, *Le nouvel âge de l'enquête*, Paris, Éditions Corti, 2019, 272.

13

Demanze, 62.

14

Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La littérature française au XXI^{ème} siècle*. Paris, Éditions Corti, 2017, 12.

15

M. Sauves, *160 rue Saint-Viateur Ouest*, 195.

16

Voir 7 faits étonnants sur le nazisme au Québec | JDQ (journaldequebec.com)

17

Voir Xanthos, Nicolas et Anne Martine Parent (dir.). 2011. *Poétiques et imaginaires de l'événement*. Cahier Figura. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/poetiques-et-imaginaires-de-levenement>>. Consulté le 25 juillet 2021. Publication originale : (2011. Montréal : Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. Figura, vol. 28, 205 p.).

18

Pour les citations de l'article de C.Douzou, voir note 9.

19

Michel Thévoz, *Le miroir infidèle*, Paris, Minuit, 1996, p.20.

20

Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory*, p.3.

21

Ibid., p.110.

22

Marianne Hirsch, *Family Frames* p.5

23

Voir Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la Photographie*.Paris, Seuil, 1980.

24

Hirsch FF p.19.

25

Jane Wilhelmina Stirling, née le 15 janvier 1804 à Kippenross et morte le 6 février 1859 à Mid Calder, est une aristocrate écossaise, surtout connue comme élève et amie de Frédéric Chopin (1810-1849), qu'elle a fréquenté dans les dernières années de la vie du compositeur.

26

A. Gefen, op.cité, p.19.

27

L. Demanze, op.cité, p.11.

28

Ibid., p.62.

29

Selon A. Gefen, la fiction littéraire se fait « rémédiatrice », opérant sur « les moi blessés, désinscrits, les communautés manquantes » (Gefen, op.cité, p.12).